

Que diable Satan veut-il faire de l'homme ?

Depuis le printemps et pour quelques semaines encore, le musée Thomas Henry de Cherbourg propose une exposition temporaire sur le thème de « L'Ange de la révolte, Satan dans les arts au XIXe siècle ».

Comme toutes les précédentes, cette exposition a été intelligemment préparée et documentée, et elle présente une soixantaine d'œuvres très intéressantes. Les catholiques se reconnaissent évidemment concernés par le sujet de cette année, très lié à la foi chrétienne et à ses dogmes, et il vaut la peine de parcourir les différentes salles et d'entrer dans le cheminement qui nous est proposé par les commissaires de cette exposition.

Le titre de l'exposition, ainsi que l'illustration choisie pour son affiche pourraient laisser entendre que l'on ne découvrira que les représentations modernes du diable, à partir des débuts de l'époque romantique. En fait, l'exposition nous fait repartir de bien plus loin, dans l'iconographie médiévale, et nous conduit jusqu'à la première moitié du XXe siècle.

Et le plus grand mérite de ce parcours est sans doute de nous faire découvrir comment la représentation du démon a évolué au fil des siècles, selon une progression constante pour lui donner toujours plus, pourrait-on dire, « figure humaine ».

Le diable de l'art du moyen-âge, est un être hideux, bestial, repoussant. Loin de ressembler à l'être humain, il est un être à part, un autre de l'homme qui s'attaque à lui pour le défigurer, il est la laideur qui veut détruire la beauté. Il est cette créature qui, refusant la bonté et la beauté de la création de Dieu, associe le mal absolu avec la laideur la plus repoussante.

Mais les temps modernes vont faire évoluer cette représentation, et dans un retournement quasi complet, vont représenter le diable comme un être d'une grande beauté, d'une extrême séduction. Cette « beauté du diable » manifeste la tromperie, la ruse maléfique qui va entraîner ses victimes humaines vers la damnation, mais peut être aussi considérée comme une représentation de l'ange déchu tel qu'il devait être à l'origine, une belle créature de Dieu, qui s'est retournée contre lui, et se sert maintenant de sa beauté contre le créateur et ses créatures.

Cette beauté se montre sous la forme trompeuse d'un être humain à la plastique parfaite (selon les normes du temps). Tout d'abord plutôt un homme, dont la force et la puissance sont soulignées, puis également une femme, et l'iconographie alors se tournera plus vers une thématique de provocation sensuelle. Dans les deux cas, reconnaissable à des ailes parfois à peine visibles, le diable a pris forme humaine. Il n'est plus vraiment l'autre de l'homme, mais plutôt son semblable aussi séduisant que pervers et dangereux.

L'exposition se termine par une toile de la toute fin du XIXe siècle : *La Tentation dans le désert*, de Briton Rivière. Un homme seul, comme perdu et abattu, assis sur un sommet aride et désertique. Le diable est là, mais il n'est pas représenté : il a été complètement intériorisé par l'homme. Ce tableau apparaît comme en écho à un autre grand tableau de la première salle de l'exposition : *La Tentation du Christ*, de François-Edouard Bertin, peint un demi-siècle plus tôt. Au sommet d'une falaise sombre et inquiétante se tiennent deux petits personnages : Jésus, profil hiératique et auréole lumineuse, repousse le diable, figure courbée, hideuse et comme disloquée. Dans le tableau moderne, le paysage désolé est là, mais l'homme est seul au centre, sans Dieu ni diable, sinon en lui-même, homme définitivement autonome, indépendant et responsable, que les nouvelles sciences humaines aideront à rechercher en lui-même les forces qui hier semblaient le solliciter de l'extérieur, mais qui apparaît un peu écrasé dans ce désert et dans son absolue solitude.

Ainsi, l'évolution de la figure de Satan dans l'art illustre singulièrement la progressive désacralisation du réel lors des derniers siècles, du moins dans notre Europe occidentale : la transcendance et l'Autre, divin ou satanique, s'effacent peu à peu, s'humanisent jusqu'à n'être plus qu'humains. l'homme est à lui-même son propre diable, comme aussi son propre Dieu.

Faut-il se réjouir ou non d'une telle évolution, présentée souvent comme une libération, un affranchissement ? Il me semble que l'exposition, en particulier dans les notices explicatives qui jalonnent le parcours, se garde de porter un jugement, et de proposer des réponses à cette question.

Comme chrétiens, nous pouvons sans doute, et devons peut-être, nous engager plus dans cette réflexion. L'existence du diable, comme créature de Dieu mystérieusement révoltée contre son créateur et l'ensemble de sa création, est un dogme de notre foi, c'est-à-dire non pas quelque chose qu'il faudrait croire par obligation et dans une obéissance aveugle, mais une vérité qui éclaire l'ensemble de notre foi et participe à sa remarquable cohérence.

Et tout dogme est aussi une vérité qui dit et défend la grandeur de notre nature humaine : l'existence du diable, mystérieux adversaire et de Dieu et des hommes, nous révèle que le mal n'est pas d'abord en l'homme, qu'il n'est pas dans la nature de l'homme, mais qu'il est au contraire ce qui abîme sa nature, ce qui cherche à la détruire.

Combien de fois entendons-nous, ou disons-nous nous-mêmes, à propos de tel manquement, de telle bassesse, ou selon la terminologie chrétienne de tel péché, que c'est bien sûr dommage, déplorable, mais tellement humain ? L'homme seul avec lui-même trouve dans ce lieu commun tantôt une consolation à bon compte, tantôt un motif de désespérer du monde et de soi-même. Mais s'il y a un diable, si c'est de l'extérieur que nous sommes tentés et attaqués par cet adversaire, quand nous cédon à cette tentation, ce n'est pas notre prétendue nature qui s'exprime, bien au contraire c'est notre

vraie nature qui est attaquée. Car notre nature est originellement belle et bonne : telle que Dieu l'a voulue, Dieu peut avec nous la restaurer.

Croire en l'existence du diable, c'est croire en la grandeur de l'humanité, qui ne porte pas en elle l'origine du mal, et n'est pas livrée à une fatalité du mal. Si le mal n'est pas en moi par nature, alors je peux le combattre comme un ennemi extérieur, quelle que soit l'apparence qu'il prendra, dans les arts comme dans ma vie concrète.

Parler du diable, analyser ses représentations dans l'art, c'est une belle opportunité, parmi tant d'autres certes, pour s'interroger à nouveau sur l'être humain.

Des sensibilités catholiques ont pu être parfois choquées par quelques représentations provoquantes, telles les gravures de Félicien Rops dans la dernière partie de l'exposition. Un avertissement à l'entrée de la salle manifeste que les commissaires de l'exposition sont conscients que certaines œuvres peuvent être perçues comme sacrilèges et blessantes. Elles ont néanmoins leur place dans l'histoire de l'art, sur un sujet qui, traité de manière trop lénifiante, eût été incomplet et mensonger.

Parfois des fidèles catholiques reprochent aux prédicateurs de ne plus assez parler du diable. Merci au musée Thomas Henry d'oser aborder un thème qui rouvre pour tous des questions anthropologiques et métaphysiques, et nous incite, nous autres chrétiens, à interroger et approfondir notre foi.

P. Marc Vacher, curé de Cherbourg